

que M. Louis Payen fut obligé de hurler vainement dans un tumulte inapaisable, jusqu'au match de boxe et au combat de nègres qui enthousiasmèrent nos alliés.

On sent que ce peuple est jeune, qu'il lui faut des sensations rapides et fortes, de la couleur vive, des mouvements désordonnés, de grosses farces d'acrobates pour l'amuser, en un mot tout ce qui frappe immédiatement l'œil et l'oreille et non ce qui s'adresse, selon notre habitude, à l'intelligence et à la sensibilité de l'animal humain. Mais ce n'est là qu'une éducation à faire et à notre contact elle se fera rapidement, car ils sont, ces frères enfants, capables tout de même de sentir et d'apprécier autre chose que la boxe. Ils applaudirent avec flamme la belle voix de ténor de M. Delzara, le comique si spirituellement français de Poulot ; et les airs américains aux tonalités imprévues et au charme curieux que chantèrent MM. Flesh, Collins, Niedringhans et Stark, riches industriels d'une grande cité d'Amérique, que la guerre n'appelait pas dans ses rangs et qui se sont engagés pour venir distraire leurs camarades soldats en leur chantant des airs du pays lointain.

S'ils apprennent de nous, peut-être apprendrons-nous d'eux quelque chose à notre tour. Comme le géant de la fable qui reprenait ses forces en touchant la terre, notre art trouvera peut-être une sève nouvelle qui le sauvera de l'épuisement, à fraterniser avec cet art si primitif et si brutal qui, pour le moment, nous étonne surtout et nous trouble par sa naïveté turbulente.

L'art français, dans ce qu'il a de plus délicat et de plus raffiné, ne fut d'ailleurs pas absent de cette journée et le soir, après l'apaisement de la fête populaire, un concert fit longuement applaudir à quelques privilégiés, sous la conduite du bon musicien Félix Hesse, certaines des meilleures pages de Messager, Henry Février, Guy Ropartz, Léo Delibes et Claude Debussy.

C'est par de telles manifestations que la France reprend chaque jour plus sûrement possession de l'âme et du cœur de la vieille Alsace.

LE RÉGISSEUR.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL : *Rebecca*, scène biblique de M. Paul Collin, musique de César Franck. — Un portrait de Berlioz par Courbet. — M. Saint-Saëns et la peinture. — Memento.

Plus peut-être que le gros canon et les gothas, de hâtives prescriptions préfectorales ont porté le coup de grâce à notre saison musicale qui, d'ordinaire, s'épanouissait d'avril à juin avec une intensité parti-

culière. Tous les concerts, grands ou petits, se sont arrêtés net. Seuls les théâtres ont persévéré tant bien que mal. Notre Opéra avait donné le 21 mars une unique et merveilleuse représentation de *Castor et Pollux* que j'aurais bien aimé revoir avant que d'en parler. Sa « clôture annuelle » m'avertit qu'il faudra m'en passer. Il plut à M. Jacques Rouché de nous offrir en guise de p. p. c. **Rébecca** de César Franck. Les sujets bibliques de ce genre, visant à l'édification, passent de plus en plus de mode, et on se l'explique fort bien. Pour qui n'en sait que la légende édulcorée pour la vulgarisation pieuse, ils sont plutôt rasants, et, si on en connaît le véritable texte, ils apparaissent aisément pour le moins ridicules sous leur déguisement béat. Né catholique, j'étais déjà presque quinquagénaire quand il m'advint pour la première fois de lire la Bible dans l'original, et j'avoue que je n'en fus pas médiocrement ébouriffé. Cela ne ressemblait que de loin aux *Histoire Sainte* ou *Epitome Historiae Sacrae* clémentes, imposées de mon temps aux plus tendres générations lycéennes. Il est à priori suffisamment ahurissant qu'une aussi bontentote « Genèse » et les annales nébuleuses d'une petite peuplade hystérique aient pu durant des siècles servir d'assises à une religion « révélée » ; mais que, dans un tel « Livre », il ait été possible de prétendre trouver les fondements d'une « morale », cela s'atteste évidemment le plus abracabrante des mystères. La tare de toute morale religieuse est d'être basée sur la promesse d'une récompense et la menace d'un châtiment, ce qui la rend dans les deux cas avilissante. Un père qui élèverait ses enfants de la sorte n'en saurait récolter que la bassesse, l'hypocrisie et le mensonge. Mais quels exemples nous fournissent les exploits de ces Bédouins nomades et fripouilles qu'on décora du titre de « Patriarches » ? Il n'y manque pas un des délits et des crimes énumérés par notre Code Pénal. On y découvre, avec la mauvaise foi constante, l'abus de confiance, l'escroquerie, le vol, le meurtre, le viol, l'inceste et jusqu'au « vagabondage spécial » avec Abraham en Egypte et chez Abimélek. L'aventure de ce « Patriarche » est entre toutes savoureuse. Arrivant chez les Egyptiens, il souffle à sa femme Sara : « Comme tu es très belle, nous dirons que tu es ma sœur afin que je ne sois pas tué à cause de toi. » Et, non seulement il ne fut point occis, mais le bruit de la beauté de Sara étant venu aux oreilles du Pharaon, celui-ci l'admit dans son gynécée et, « à cause d'elle, fit du bien à Abraham, qui eut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux ». (*Genèse*, XII, 16.) Ce qui dura jusqu'au moment où « l'Eternel » punit le pauvre Pharaon, lequel, interloqué, appela Abraham : « Pourquoi donc m'as-tu dit qu'elle était ta sœur ? » Et il lui renvoya Sara en lui abandonnant les cadeaux. L'expérience était agréable. Abraham la réitère auprès d'Abimélek et, aux analogues reproches de son hôte

pareillement « frappé par l'Eternel », il répond : « Mais, à la vérité, elle est aussi ma sœur, fille de mon père, quoiqu'elle ne soit point fille de ma mère. » Et, en effet, en même temps que sa femme, Sara était la sœur d'Abraham, ni plus ni moins que Sieglinde était celle de Siegmund. Ces mœurs étaient alors et bien longtemps après courantes un peu partout. Les lois de Solon permettaient qu'on épousât sa sœur de père, mais non pas sa sœur utérine. Les lois de Lycurgue prescrivaient exactement l'inverse. Mais la ruse d'Abraham employait cyniquement ici la restriction mentale si chère à Escobar autant qu'à ce docte Suarez que l'un de nos prélats, depuis d'Académie, s'en alla récemment fêter à Grenade en compagnie d'évêques d'outre-Rhin. Et Abraham y gagna derechef, du généreux Abimélek, « des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes, et mille pièces d'argent ». (*Gen. XX. 14, 16*). Le métier était lucratif. Jacob, toutefois, est le plus complet de la bande. Celui-là n'en rate pas un. Il roule tout le monde chacun à son tour : son frère Esaü, son père Isaac et Laban, son beau-père, qu'il filoute dans le partage des troupeaux avant de s'esquiver avec ses femmes et ses richesses, cependant que Rachel, son épouse préférée, vole tout bonnement « les idoles » de son papa. Laban les poursuit, les atteint, réclame ses icônes. « Mais Rachel les avait cachées dans le bât d'un chameau et elle s'assit dessus. Puis elle dit à son père : Que mon seigneur ne se fâche point de ce que je ne peux me lever devant lui, car j'ai ce que les femmes ont accoutumé d'avoir. Et Laban fouilla toute la tente, mais il ne trouva rien. » (*Gen. XXI, 34, 35*). Et alors qu'est-ce qu'il prend, l'infortuné Laban ! Jacob l'enguirlande dans les grandes largeurs : « Que t'ai-je fait ? Quel est mon crime ? Tu as bouleversé tout mon ménage et tu me traites comme un voleur après m'avoir exploité pendant les vingt ans que je t'ai servi ! » Ce dernier point était, d'ailleurs, la pure vérité, car tous ces gaillards se valaient. A de rarissimes exceptions près, il n'est d'honnête, dans la Bible, que les voisins, les hôtes et les ennemis d'Israël. Jacob, au surplus, n'avait pas grand'chose à redouter de Laban, car « l'Eternel » avait prévenu celui-ci de ne rien entreprendre contre son gendre. Cet étrange « Eternel » sauvegardait ainsi Jacob comme il avait jadis protégé Abraham. Et on ne peut échapper à cette inéluctable conclusion, que « le Dieu d'Abraham et de Jacob » était le Dieu d'un monsieur que le lecteur qualifiera lui-même et d'un fripon. C'était aussi le Dieu de l'assassinat par trahison. Dina, fille de Léa et de Jacob, fut enlevée par Sichem qui la violenta. Mais, comme il l'aimait, il envoya son père Hémor, prince de Salem, la demander pour femme à Jacob, en proposant entre eux loyale et fraternelle alliance. Les fils de Jacob feignent de consentir à condition que Hémor, Sichem et tous les hommes de leur

tribu se circonciennent. Les autres acceptent le contrat et, honnêtement, l'exécutent ; mais, trois jours après l'opération délicate, alors que les patients tremblaient la fièvre, « les fils de Jacob se ruèrent dans la ville armés d'épées et tuèrent tous les mâles, à commencer par Hémor et Sichem. Et ils dépouillèrent les cadavres et pillèrent toutes les maisons. Et ils prirent leurs troupeaux, leurs bœufs, leurs ânes et leurs moissons, et tous leurs biens et tous leurs petits enfants, et emmenèrent leurs femmes comme esclaves ». (*Gen.* XXIV, 25 à 29.) Enfin le Dieu de Moïse est celui de l'escroquerie préméditée, et c'est lui qui la concerte et qui l'ordonne : « Quand vous quitterez l'Egypte, vous ne partirez pas les mains vides. Mais chaque femme d'Israël devra emprunter à sa voisine et à son hôtesse des vases d'or et d'argent et des vêtements que vous emporterez. Ainsi vous dépouillerez les Egyptiens. » (*Exode*, III, 21, 22.) La leçon semble superflue, car ces gens s'entendaient fort bien d'eux-mêmes à « dépouiller », comme on l'a vu. On n'a que l'embarras du choix pour continuer les citations, et il en est qu'on hésiterait à transcrire même en latin. L'histoire de David, « l'oint du Seigneur », est un imbroglio d'absurdités, de turpitudes, de scélératesses et de forfaits. Selon Voltaire, il paraît que les Juifs interdisaient la lecture de la Bible avant l'âge de vingt-cinq ans. On le conçoit sans peine. L'Eglise ne fut pas moins bien avisée en dissimulant prudemment à ses ouailles la source primordiale et troublante de sa foi, de ses dogmes et de son culte. On demeure confondu que certaines confessions osent vouer ce recueil à l'éducation de la jeunesse. Pour faire de ce tissu de canailleries éhontées une « Sainte Ecriture », il faut la volonté de concilier l'inconciliable par le sophisme et l'équivoque, ces éléments inconscients où non du mensonge. Les impressions reçues dans l'enfance et l'adolescence laissent le plus souvent dans l'homme une empreinte à peu près indélébile. Il n'est certes pas, de la part d'un individu ou d'un peuple, de plus insigne témoignage de droiture native que la force de résister à un enseignement de cette espèce. Mais qu'une telle semence tombe dans un terrain prédisposé, les conséquences en sont fatales. La théorie du « chiffon de papier » et des traités de paix fourrée en découle tout naturellement avec les combinaisons louches et leurs complicités cousines, l'atrocité arrogante ou sournoise comme la « destruction sans laisser de traces » à l'instar de David chez Akis, (*Samuel*, I, XXVII, 11), et tout ce qu'aucun être humain n'eût guère imaginé en rêve, et même en cauchemar, il y a seulement quatre années. Avec « son Peuple » élu entre et « par-dessus tous », le Jéhovah borné, grossier, rageur, féroce, patron de l'imposture et de la perfidie, a vraiment tous les traits du « vieux Dieu allemand » hohenzollern. On calomnia cet excellent Odin, qui octroyait l'hydromel du Walhall à l'intrépidité sanguinaire, mais méprisait la

fourberie. Assurément il y a aussi dans la Bible des choses admirables dont la beauté éclate en ce fatras fangeux comme l'éclair d'un gemme dans sa gangue : la sensualité ingénue des chants d'amour du *Cantique des Cantiques*, la splendeur, la désespérance ou l'enthousiasme des *Psaumes*, le nihilisme épicurien de *l'Ecclésiaste*. Mais c'est qu'ici, spontané ou spéculatif, intervient l'art, fontaine de toute noblesse d'âme, de toute profondeur et élévation de pensée. Les vies de David et de Salomon et jusqu'à la crapule des « Patriarches » induiraient même volontiers quelque Shakespeare sémita à fouiller et à dévoiler l'éternel fonds humain sous la crasse de la bestialité superstitieuse ou un clinquant de barbarie fastueuse, de cruauté et de lascivité orientales. En dépit de la « littérature » infuse, Oscar Wilde y réussit génialement ailleurs avec la *Salomé* dont M. Richard Strauss fit un chef-d'œuvre. Mais débiter dévotement cette compilation hétérogène en morceaux d'une anthologie « sacrée » ne saurait provoquer désormais que l'impatience ou un baillement résigné. L'épisode de *Rébecca* en est parmi les plus oiseux. L'idée d'Eliezer de la choisir pour femme à son maître Isaac parce qu'elle abreuva ses chameaux apparaît tout au plus symbolique en ce que, pour évoquer la forte parole de M. Lasias interprétée par M. Pierre, Rébecca, dans le train conjugal, se décida plutôt « mauvais esprit ». C'est elle qui, plus tard, de ses conseils et de ses mains, aida Jacob à tromper son aîné Esaü et son père. Ce fut, en somme, une personne peu sûre. Mieux qu'à l'art sonore, au surplus, le sujet convient à la peinture de quoi le Prix de Rome y reconnut, d'ailleurs, et opiniâtrément, l'une de ses ressources les plus précieuses. Le livret de M. Paul Collin le délaie de grandiloquence et de poucif ineptes. Le « père Frank » y adapta candidement une musique et une orchestration d'organiste. On ne peut que féliciter M. Jacques Rouché d'accueillir César Franck à l'Opéra, mais, pour réaliser ce louable dessein, il disposait d'*Halda* dont l'art, évidemment de transition, est tout de même moins suranné que celui de *Samson et Dalila* et infiniment supérieur. La partition contient un délicieux ballet. Il n'y aurait rien d'étonnant, en insistant un peu, à ce que le public y prît goût et à ce qu'elle se maintint au répertoire, lequel ne brille pas par la richesse. Pourquoi M. Rouché n'en tenterait-il pas la chance

§

Toutes les fois que je passe du côté de la Madeleine, je ne manque jamais, fût-ce au prix de quelque détour, d'aller rendre visite aux vitrines de la maison Bernheim-Jeune et C^{ie}, qui font le coin du boulevard et de la rue Duphot, et s'étendent jusqu'à l'annexe de la rue Richemance où s'expose généralement le plus captivant de leur étalage. Il y a quelque temps, j'aperçus dans l'une d'elles un portrait

attribué par une étiquette à Courbet. Encore que d'une facture un peu molle aussi peu adéquate à l'art du peintre qu'à la physionomie du modèle, ce tableau, manifestement, représentait la figure de Berlioz ; mais cette figure était surmontée et même à demi encadrée d'une opulente chevelure *noire*. Or Berlioz ne fut oncques rien moins que brun de poil. Lorsque, dans la dix-huitième année de son âge, il partit pour Paris, la mairie de la Côte-Saint-André lui délivra, le 26 octobre 1821, un *passport pour l'intérieur* dont M. Adolphe Boschot a reproduit le libellé ainsi conçu : « Taille, un mètre soixante-trois centimètres ; cheveux *blonds* ; sourcils *blonds* ; barbe naissante ; front ordinaire ; yeux gris ; teint coloré. » Le portrait que, conformément aux traditions de l'Académie de France à Rome, son camarade de promotion Signol, élève de Gros, exécuta de lui à la Villa Médicis en 1830 ou 31, le pourvoit de cheveux « blond ardent », euphémisme que M. Prod'homme, dont on sait la documentation infailible, transforme nettement en « roux ». Un ami de Berlioz, le musicologue d'Ortigue, parle semblablement vers 1833 de sa « longue chevelure blonde et ondoyante ». Bref, tous les témoins sont d'accord : Berlioz était au moins blond et plutôt roux. Cependant le tableau me le montrait avec des cheveux noirs. Malgré la ressemblance flagrante, j'en venais à douter qu'il s'agit vraiment de Berlioz, et je me décidai à entrer demander à l'aimable et érudit Félix Fénéon la clef de cette énigme. M. Fénéon m'apprit aussitôt que la toile qui m'intriguait n'était qu'une étude pour un portrait de Berlioz par Courbet ayant appartenu à M. Henri Hecht. Puis, se prêtant obligeamment à des recherches plus précises, il m'introduisit dans une bibliothèque de catalogues dont le nombre eût abasourdi nos éditeurs de musique, auxquels ce genre d'ouvrages est obstinément inconnu. Un jeu de fiches nous livra bientôt le catalogue de la vente Henri Hecht où je copiai la description qui suit de l'objet du litige.

PORTRAIT DE BERLIOZ PAR COURBET

(0,60 X 0,48.)

(Salon de 1850. — Expositions privées : 1855 et 1857.)

Représenté en buste de grandeur naturelle, la tête de trois-quarts, tournée vers la droite. Les cheveux un peu longs, *noirs grisonnants* ; la figure complètement rasée.

Toile. — Signé à gauche. — Daté 1850.

Courbet, évidemment, a peint ce qu'il a vu, et, comme il est invraisemblable qu'un individu « blond » à dix-huit ans, « blond ardent » à vingt-sept, « blond » toujours et réputé « roux » vers la trentaine, soit devenu « noir » à quarante-sept, on en doit inférer qu'au moyen d'un ingrédient quelconque Berlioz travestissait la couleur de sa chevelure. Mais, s'il y avait employé quelque teinture, ses cheveux

« noirs » n'auraient pas paru « grisonnants ». Et on en est conduit à soupçonner que le but de Berlioz, en 1850, était peut-être moins de réparer des ans l'irréparable outrage que d'atténuer sa rubescence capillaire. Or, étant tout petit enfant, au déclin du Second-Empire, je me rappelle avoir connu certains gens qui usaient à ces fins de peignes de plomb, dont on ignorait alors les dangers ; peignes qui, précisément, brunissaient jusqu'au noir les cheveux roux, tout en gardant aux blancs une teinte grisâtre vaguement argentée. Si, comme il apparaît probable, ce fut bien le cas de Berlioz, on s'en expliquerait volontiers les troubles de sa santé dans les dernières années de sa vie. L'hypothèse mériterait l'examen, car d'un Berlioz rien n'est indifférent, et il serait intéressant que quelque médecin comparât les souffrances variées dont se lamentait le vieux maître aux effets toxiques du plomb.

§

Il n'est jamais trop tard pour en parler encore. M. Saint-Saëns est inlassable, inépuisable, intarissable autant qu'universel. Après ses imprécations musicales, il pérora sur la littérature au grand dommage de Goethe, Schiller et Shakespeare. Par la suite, il nous instruisit sur les irréfragables causes qui produisent la pluie ou le beau temps pendant la guerre. Il tint enfin à publier ses opinions sur la peinture. Sans doute, il en grillait d'envie depuis longtemps. L'occasion lui en fut procurée par une éloquente préface de M. Paul Signac au catalogue de l'exposition Cambier à Nice. Reproduite par *le Petit Niçois*, cette préface chut un beau matin sous les yeux de M. Saint-Saëns, qui, saisissant sa plume infatigable, rédigea illico l'épître que voici :

Cannes, le 12 février 1918.

Monsieur le Directeur du *Petit Niçois*,

En ma qualité de membre de l'Académie des Beaux-Arts, permettez-moi de protester contre l'article de M. Paul Signac, paru en belle place dans votre numéro de ce jour. Si j'étais peintre, on pourrait dire que je prêche pour mon saint ; mais je ne le suis pas, et nous vivons dans un temps où n'être pas du bâtiment constitue un avantage.

Pour moi, simple amateur de peinture, ce sont nos confrères MM. Bonnat, Laurens, Merson, Cormon, Dagnan-Bouveret, Humbert, Carolus Duran (déjà dans le passé), Lhermite, Flameng, Besnard, Baschet, Gervex, Colin qui sont la peinture, et non Cézanne avec ses informes barbouillages. Parler de son *génie puissant et grave* est une mauvaise plaisanterie.

L'Ecole des Beaux-Arts est une école où l'on apprend à dessiner ; et comme l'a dit Ingres, le dessin est la probité de l'Art. La peinture qui ne part pas de ce principe sera toujours quoi qu'on fasse de la mauvaise peinture.

Agréez mes compliments empressés.

C. SAINT-SAËNS.

Cette profession de foi est d'une inestimable valeur à maints égards. M. Saint-Saëns ne nous révèle toujours pas si, oui ou non, il s'appelle Kohn ; mais il montre son cœur à nu et se réhabilite en quelque manière à son insu. Il serait vain de le vouloir cacher, bien des personnes suspectaient la sincérité de M. Saint-Saëns polémiste. On lui accordait trop d'esprit pour qu'il pût goûter ce qu'il vante et méconnaître, au fond, ce qu'il honnit. On se disait : « Il divague par haine. Il est intelligent, mais jaloux. » On se trompait. M. Saint-Saëns est jaloux, mais sincère. La liste des peinturlureurs qu'il prône est le juste pendant des musicastres qu'il admire. La camelote des Meyerbeer, Auber, Massé, Adolphe Adam, la vacuité de Félicien David, le faux-métier de Mendelssohn, les trucs de M. Massenet et le néant de Rubinstein y trouvent leur équivalence, et, si, l'un pour son sucre d'orge et l'autre pour son pompiérisme, Gounod et l'honorable « M. Rabaud » n'y ont point de sosies parfaits, la raison en est uniquement leur innocente probité. M. Saint-Saëns était véracé en ses fureurs. Il est logique et homogène. Et tellement que, le jour où, plongeant l'Institut dans le deuil, M. Saint-Saëns reposera sous un cône tronqué couronné de son buste au milieu d'un bosquet de conifères, on pourra graver sur le marbre cette épitaphe déchiffrée au tombeau d'un vieux histrion d'Herculanum : *Hic jacet, quinque sensorum nomine, sensu tamen carens omni, quidam homo generator loquacitate perenni connerierum fecundus*. Gaston Boissier opinait, à la vérité, que cela n'était point du Cicéron. Et, en effet, outre une sorte de mauvais calembour, il y a même un barbarisme. La famille de ce baladin loquace devait descendre des Teutons et avoir traversé la Gaule en passant par Lutèce.

MEMENTO. — M. Saint-Saëns, d'ailleurs, prend les proportions d'un symbole. Nos divers Instituts se résument en lui ; il les incarne sans effort. Depuis quarante-huit mois, la littérature de guerre engendra un chef-d'œuvre ; pas deux, un seul : *Vie des Martyrs* de Georges Duhamel. La paire d'Académies rivales dont nous jouissons l'ont dédaigné, et il serait oiseux de discuter leurs préférences. La Section de musique de l'Académie des Beaux-Arts, de qui M. Saint-Saëns est le plus bruyant ornement, a hissé le toupet jusqu'au comble en décernant un prix de 3000 francs à M. Henri Maréchal, auteur de l' inanité de *Ping Sin*. L'attribution des prix d'Académie est un scandale dont l'impudence semble croître et embellir chaque année.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Deux acquisitions du département des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre. — Nécrologie : Paul Leprieux. — Projet d'un Musée Jeanne-d'Arc. — Memento bibliographique.

Nous avons annoncé dans notre dernière chronique deux importantes acquisitions faites en ces derniers temps par le département